

Œuvre exposée :
Rhin inférieur (Gueldre du Nord ou duché de Clèves ?)
Vers 1400
« **Chapelle Cardon** »

Scènes de la vie de la Vierge et de l'enfance du Christ. Fond d'or

Volets de gauche (de gauche à droite et de haut en bas) : *Anges musiciens ; L'Annonciation et la Visitation ; L'Annonce aux bergers et la Nativité ; L'Adoration des mages.*

Volets de droite (de gauche à droite et de haut en bas) : *Anges musiciens ; La Fuite en Égypte et la Chute des idoles ; La Présentation au temple ; Le Massacre des Innocents devant Hérode.*

Bois (chêne). H. (totale) 0,99 m (pinacle compris) ; L. (totale) 0,59 m ; H. (chaque volet) 0,46 m ; L. 0,085 m (volet situé tout à fait à l'extérieur) et 0,125 m (volet immédiatement attenant au centre).

Doubles volets mobiles et articulés se refermant sur une statuette de la Vierge à l'Enfant assise (noyer ; polychromie du XIX^e siècle H. 0,36 m : L. 0,15 m ; Ép. 0,115 m) placée sous une sorte de dais.

Partie centrale (chêne) sur une base fortement restaurée ; pinacle moderne (noyer).

Don des héritiers de Charles-Léon Cardon, 1921. R.F. 2314

Illustrations :

(fig. 1)

Vue de l'entrée de l'hôtel particulier de Charles-Léon Cardon, 63, quai du Bois à Brûler, Bruxelles

(fig. 2)

Détail de la statuette de la Vierge à l'Enfant jouant avec un oiseau, au centre de la « Chapelle Cardon »

(fig. 3)

La « Chapelle Cardon », volets fermés

(fig. 4)

Détail du papier gaufré (ancien) collé sur l'extérieur des volets de la « Chapelle Cardon », imitant un revêtement métallique

(fig. 5)

Étiquette imprimée de l'*Exposition rétrospective de 1900*, avec la mention manuscrite du nom de *Cardon*, collée au dos du siège de la Vierge et révélée par le démontage effectué en 1989.

(fig. 6)

La statuette de la Vierge à l'Enfant dans la niche centrale de la « Chapelle Cardon »

(fig. 7)

Rhin inférieur, vers 1400
« *Tour-retable* », volets ouverts
Anvers, musée Mayer van den Bergh

(fig. 8)

Rhin inférieur, vers 1400
« *Tour-retable* », volets fermés
Anvers, musée Mayer van den Bergh

(fig. 9)

École de Cologne,
seconde moitié du XIV^e siècle
Der kleine Dom
(« La petite Cathédrale »)
Munich, Bayerisches Nationalmuseum

Le tableau du mois n° 191 : La « Chapelle Cardon », retable-tabernacle de l'école allemande, vers 1400

À l'occasion du Festival de l'histoire de
l'art à Fontainebleau (1^{er}-3 juin 2012)



Tableau du mois, du 3 mai au 4 juin 2012,
exposé salle 18 des Peintures françaises (aile Richelieu, 2^e étage).

(fig. 1)



La « Chapelle Cardon » est l'un des rares exemples parvenus jusqu'à nous de retable portatif destiné à la dévotion privée, même si l'œuvre n'est plus tout à fait dans son état d'origine. Cet objet mi-précieux mi-rustique présente en outre la particularité d'avoir été baptisé, dès son entrée au musée, en 1921, du nom de son donateur, Cardon, à la manière (ou presque) d'un certain « Cavalier Rampin », ô combien plus prestigieux !

Le « baron du Canal », donateur du Louvre

Charles-Léon Cardon (1850-1920), peintre et décorateur bruxellois à la mode – il œuvra notamment dans les palais et châteaux royaux belges – était aussi un amateur d'objets d'art et de peintures, le plus souvent de haute époque, qu'il avait réunis dans sa pittoresque maison du quai au Bois à Brûler à Bruxelles, ce qui lui valut le surnom de « baron du Canal » (fig. 1). Il organisa des expositions, participant même à la rédaction de catalogues ; il fit aussi bénéficier le musée royal des Beaux-Arts de Bruxelles de plusieurs dons (notamment un tableau de Sieberechts et un autre de Baschenis). Au printemps 1920, lors de la visite de sa collection par l'ambassadeur de France à Bruxelles, Pierre de Margerie (le grand-père du directeur des Musées de France, Emmanuel de Margerie, en 1975-1977), il s'engagea à offrir au Louvre son « petit retable peint et sculpté » qui était honorablement connu des spécialistes puisqu'il l'avait prêté à plusieurs grandes expositions d'art ancien, notamment à Paris en 1904. Mais Cardon devait mourir subitement, le 5 septembre 1920, sans avoir pris de dispositions testamentaires, si bien que le don fut finalement consenti par ses héritiers, avec remise officielle à l'ambassadeur Pierre de Margerie, le 22 janvier 1921. La collection Cardon fit elle-même l'objet d'une retentissante

(fig. 2)



(fig. 3)



(fig. 4)



(fig. 5)



(fig. 6)



(fig. 7)



(fig. 8)



(fig. 9)



vente publique, salle Sainte-Gudule à Bruxelles, qui dura du 27 au 30 juin 1921.

La valse des attributions

Inscrite sur l'inventaire du département des Peintures (et non des Sculptures) en raison de la prédominance des petites scènes peintes sur la face interne des volets (en regard, la statuette de la Vierge à l'Enfant a finalement moins d'importance), la « Chapelle Cardon » fut classée à l'école française, début du xv^e siècle. Auparavant, ces peintures sur fond d'or avaient été attribuées tantôt à l'école de Broederlam (*Exposition des Primitifs flamands et l'Art ancien*, Bruges, 1902), tantôt à l'école de Paris, vers 1400, Henri Bouchot les comparant au *Parement de Narbonne* du Louvre (*Exposition des Primitifs français*, palais du Louvre, pavillon de Marsan, 1904). Par la suite, on proposa d'y voir le travail d'un atelier dijonnais vers 1390-1400, sous l'influence du milieu parisien (Paul-André Lemoine, 1931) ou encore un ouvrage flamand du Bas-Rhin, d'ambiance franco-flamande, fin xiv^e siècle (Charles Sterling, 1941)... On s'accorde à présent, à la suite de Georg Troescher (1966), à les donner à un maître actif vers 1400 dans la région du Rhin inférieur (Gueldre du Nord ou duché de Clèves ?). Quant à la statuette, elle a été généralement considérée comme relevant de l'école de Cologne, vers 1400 (Sophie Guillot de Suduiraut, 1990).

Un retable-tabernacle de bon aloi

Conformément à la structure habituelle de ce type de « retable-tabernacle » ou *Tabernaĳelaltar*, selon la commode terminologie allemande employée pour ce genre d'œuvres qui connurent un réel succès en terre germanique, la partie centrale est occupée par la statuette d'une Vierge à l'Enfant (fig. 2), assise sous une sorte de

dais ; lorsqu'ils sont refermés, les deux volets latéraux, mobiles et articulés, forment une sorte d'écrin qui dissimule au regard la statuette (fig. 3), à la manière d'une armoire sacrée renfermant le ciboire eucharistique. Ouverts, les volets peints présentent des scènes de la vie de la Vierge et de l'enfance du Christ (à gauche : *L'Annonciation et la Visitation* ; *L'Annonce aux bergers* et *La Nativité* ; *L'Adoration des mages* ; à droite : *La Fuite en Égypte et la Chute des idoles* ; *La Présentation au temple* ; *Le Massacre des Innocents devant Hérode*). Détail assez remarquable, les revers des volets sont recouverts d'un papier gaufré collé qui est ancien (examen de Jilleen Nadolny, 1999), imitant un revêtement métallique, avec un décor de fleurs inscrites dans un quadrillage (fig. 4).

L'intervention du décorateur Cardon

Manifestement, la « Chapelle Cardon » a été fort restaurée et complétée comme l'attestent sa base et divers motifs décoratifs sculptés ainsi que le pinacle (en noyer) qui, lui, est carrément moderne ; lourd et trapu, il n'a pas l'élancement et la finesse ajourée des flèches des retables-tabernacles à l'architecture gothique insistante, et c'est très probablement à Cardon en personne que l'on doit cette intervention.

Reste le problème de la statuette : est-elle d'origine ou non ? À l'arrière du siège de la Vierge a été découverte, au cours du démontage effectué en 1989 pour la restauration de l'ensemble, une étiquette de l'*Exposition rétrospective de 1900* (Paris, Petit Palais), tenue dans le cadre de la fameuse Exposition universelle de cette année-là ; or, fait capital, cette étiquette porte le nom même de *Cardon* (fig. 5). Sa présence à un endroit inaccessible sans démontage implique à l'évidence que la statuette était encore indépendante en 1900 ; à l'exposition de Bruges, en 1902,

c'est le retable complet qui est prêté par Cardon. Sans doute l'habile décorateur aura-t-il placé entre 1900 et 1902 une statuette orpheline, certes ancienne mais recouverte d'une polychromie du xix^e siècle, dans un retable-tabernacle qu'il avait acquis probablement sans pinacle ni statue. D'où la disproportion de la Vierge, un peu trop grande par rapport à la niche (fig. 6) et à l'échelle des petites scènes peintes, et une certaine disparité stylistique entre sculpture et peinture.

Deux autres églises miniatures

Parmi les rarissimes retables-tabernacles qui ont échappé à la destruction ou au dépeçage et qui sont comparables à la « Chapelle Cardon », il faut citer en premier lieu la spectaculaire « Tour-retable » du musée Mayer van den Bergh d'Anvers (fig. 7 et fig. 8), provenant, selon une tradition dijonnaise qui paraît fiable, de la chartreuse de Champmol. Sa sculpture centrale (une Vierge à l'Enfant ?) manque ; mais les volets peints, datables des années 1390-1400, illustrant là encore des scènes de l'enfance du Christ, ont souvent été rapprochés du point de vue stylistique de ceux de la « Chapelle Cardon ». Quoi qu'il en soit, la tour, on ne peut plus érudite et vertigineusement élancée, ne peut que faire regretter la frilosité de notre collectionneur-décorateur Cardon qui n'osa pas inventer une flèche néo-gothique de rêve, comme n'eût pas manqué de le faire le grand Viollet-le-Duc.

Un autre retable-tabernacle est celui du Bayerisches Nationalmuseum de Munich (entré en 1827 avec la collection des frères Sulpice et Melchior Boisserée, de Cologne, vendue par eux à Louis I^{er} de Bavière) ; en bon état et complet, il est tout aussi caractéristique de l'imitation, dans ces petits objets de dévotion, de l'architecture monumentale d'église (fig. 9) ; en témoigne le titre même

de « petite Cathédrale » (« kleiner Dom ») donné à l'œuvre par leurs illustres possesseurs, les Boisserée, passionnés redécouvreurs de l'art médiéval (Sulpice l'avait acquise dès avant 1808, et c'est un objet qui recueillit un grande faveur dans sa collection). On y voit au centre une Annonciation en ronde bosse et, sur les volets, à nouveau des scènes de l'enfance du Christ, ainsi que des figures d'apôtres, l'ensemble étant attribuable à un maître de l'école colonaise actif dans la seconde moitié du xiv^e siècle. Deux pinacles furieusement ajourés et flanqués d'arcs boutants dominant le tout et rattrapent la largeur de la scène centrale.

Rivalisant avec les objets précieux (ivoires, émaux et orfèvreries), ces retables-tabernacles en bois, qui puisaient leur inspiration dans l'architecture religieuse dont ils miniaturisaient les formes, à la manière des châsses médiévales, ne pouvaient échapper au discrédit entraîné par le déclin de l'esthétique du gothique international. Qui plus est, de tels triptyques portatifs ne pouvaient être transportés impunément sans être fragilisés, si bien que leur survie tient toujours en quelque sorte du miracle. Merci donc à Charles-Léon Cardon de nous avoir permis, avec le don au Louvre de ce vestige plus qu'honorable, de faire un émouvant voyage à travers le temps, au sein d'un monde de formes toutes en grâce et élégance.

Texte de Elisabeth Foucart-Walter